

Communiqué de presse

# Moffat Takadiwa

## *The Crown!*

44, rue Quincampoix

**Moffat Takadiwa**  
***The Crown !***14 mars  
16 mai 2026

42, rue Quincampoix

**Paul Gondry**  
**VALIS**14 mars  
16 mai 2026

À Harare, on trouve un amoncellement de touches de clavier bleu vif, triées par quelqu'un dont la patience dépasse notre simple imagination. Depuis des années, Moffat Takadiwa collecte ces fragments dans les décharges autour de Mbare, un quartier qui fait office de pôle de recyclage tout autant que de monument à la seconde vie d'objets venus majoritairement d'Occident. Chacune de ces touches a autrefois aidé une personne, à Londres ou Los Angeles, à rédiger un e-mail, depuis longtemps oublié. Takadiwa les arrange pour former des motifs circulaires et répétitifs, chaque composition étant assemblée avec une précision obstinée. Le résultat est magnifique : c'est là que commence le problème. Si la beauté pouvait régler les vieux comptes, le monde de l'art aurait résolu plus de problèmes qu'il ne l'a fait jusqu'à maintenant. Takadiwa, qui a passé près de vingt ans sur ce terrain, semble le comprendre. Réorganiser les matériaux ne fait pas oublier leurs origines. Si vous avez déjà appuyé sur la touche « supprimer » en pensant que le problème disparaîtrait, cette œuvre offre un petit correctif. Rien ne se perd, tout se transporte, généralement vers des endroits comme Mbare, où Takadiwa a ouvert son artist-run space dans ce qui fut un grand bar colonial à ciel ouvert.

J'ai vu l'œuvre de Takadiwa en vrai pour la première fois lors de la dernière édition de la Biennale de São Paulo. À l'intérieur de l'immense pavillon moderniste où se tenait l'exposition, ses tapisseries semblaient respirer : les surfaces denses et chatoyantes vous maintenaient à distance tout en vous attirant vers elles. Construites à partir de boutons, de claviers d'ordinateur et de capuchons de bouteilles, elles n'étaient pas seulement des arrangements astucieux de déchets, elles étaient aussi des archives du désir, de l'accumulation et de la résistance. Leur abondance semblait à la fois festive et élégiaque, une tension qui ne fait que s'accroître dans l'exposition *The Crown!* à la galerie Semiose.

Je reviens sans cesse au Mbare Art Space, le projet fondé par Takadiwa à Harare, dans une ancienne brasserie coloniale. On pourrait facilement le renvoyer à un simple décor, mais c'est en réalité le cœur même de son œuvre. Le travail collectif à Mbare – de jeunes artistes travaillent avec Takadiwa pour transformer les rebuts occidentaux en quelque chose de nouveau – reflète le tissage Korekore qui façonne son art. Ici, le tissage n'est pas seulement une technique, mais un langage, un moyen de réflexion collective. C'est important, car cela réfute le vieux mythe du génie solitaire, pour insister au contraire sur un sens construit en commun, lentement, geste après geste.

*The Crown!* poursuit le projet en cours de Takadiwa, réutilisant les restes d'objets du quotidien et les transformant en ce que l'on pourrait qualifier de textiles post-industriels. Ce ne sont pas des objets de confort. Ils portent en eux les tensions du post-colonialisme en Afrique : la politique des cheveux noirs, la soif des petites vanités, la chorégraphie de la consommation ostentatoire. Les peignes afro, qui apparaissent tout au long de l'exposition, servent d'archives à l'histoire sociale, politique et spirituelle, enracinée dans les traditions africaines et l'auto-modélisation coloniale qu'elles ont imposée. Autrefois outils pour la toilette et le rituel, ces peignes portent désormais le poids de la résistance et de la fierté dans la vie politique noire.

Tout au long de l'exposition, des couronnes, constituées de touches de clavier, de

## Communiqué de presse

14 mars  
16 mai 2026

vernissage  
samedi 14 mars 2026  
de 11h à 20h

bouchons et de peignes, symbolisent l'autorité et le pouvoir, mais demeurent ancrées dans l'expérience noire. Entre les mains de Takadiwa, les cheveux deviennent un moyen de se définir et de se rebeller, se mêlant à la politique genrée des soins corporels noirs et à l'histoire coloniale qui continue d'infléchir la conception de la beauté au Zimbabwe. Le regard unique et autoritaire du portrait occidental est ostensiblement absent. À sa place, des formes circulaires et des masques suggèrent une unité et une identité commune. Les objets deviennent des gardiens, leurs visages des esprits, en accord avec la cosmologie africaine et l'influence des ancêtres.

L'œuvre de Takadiwa évolue simultanément à plusieurs niveaux. Les formes circulaires et les masques évoquent la plénitude et le sens du collectif, agissant comme des gardiens qui font écho à la cosmologie africaine et au pouvoir ancestral. Cheveux et touches de clavier – les premiers, organiques et chargés de sens, les seconds, industriels et anonymes – sont juxtaposés, soulignant la manière dont l'identité s'entremêle avec la production mondiale. Ces matériaux, récupérés au milieu des déchets de Harare, finissent dans des galeries, vendus à des acheteurs occidentaux. Ce n'est pas un échec de l'œuvre, mais peut-être son aspect le plus authentique.

Ce qui frappe le plus dans *The Crown!* est son espoir têtu, même lorsqu'il fait le bilan des ravages causés par l'extractivisme. Tout bien pesé, cette exposition montre comment les objets passent du simple au complexe, du débris au précieux. L'œuvre de Takadiwa invite à la critique, mais suggère également que le changement est possible, sinon par des gestes grandioses, du moins par des efforts communs, un ancrage spirituel et le lent travail du refus.

Ses œuvres montrent qu'il est possible de reconstruire de fond en comble des structures vétustes, en utilisant les débris laissés par l'extractivisme. La brasserie, imposant autrefois l'ordre colonial, abrite désormais une communauté d'artistes occupés aux tâches de réparation. Ceci n'est pas une métaphore. C'est la réalité qui modèle les figures couronnées de Takadiwa, non pas comme les rêves d'un passé précolonial perdu, mais comme des composites, assemblés à partir des vestiges d'un projet de mondialisation autrefois prometteur, et qui insistent sur leur propre façon d'être. La question reste ouverte de savoir si le monde de l'art occidentalisé peut répondre à cette insistance ou s'il ne peut que l'admirer à bonne distance.

Fernanda Brenner



**Moffat Takadiwa**  
***Pleased to Meet You #13***  
**ISBN 9782377390571**  
**Français / Anglais / Shona**  
**Couverture souple**  
**20 x 30 cm**  
**14 €**

Fernanda Brenner est commissaire d'exposition, autrice, directrice et fondatrice de Pivô, une institution d'art contemporain implantée à São Paulo et Salvador, au Brésil. Elle a été rédactrice en chef adjointe du magazine *Frieze* et consultante en art latino-américain pour la Kadist Art Foundation. Ses textes ont été publiés dans plusieurs revues, notamment *ArtReview*, *Artforum*, *Mousse*, *Cahiers d'Art*, *Terremoto* et *Art Agenda*, ainsi que dans des catalogues institutionnels pour le MASP, le Centre Pompidou, le KW Berlin et le Fridericianum. Parmi ses projets curatoriaux récents, citons « Je suis là. Estou Aqui. » d'Anna Maria Maiolino au Musée Picasso-Paris, co-organisé avec Sébastien Delot, et « Patois / Patuá » de Paulo Nazareth au Wiels, à Bruxelles. Son prochain projet est l'exposition monographique de Paulo Nazareth à la Punta della Dogana, collection Pinault, qui ouvrira ses portes en mars 2026.